

envoya sa démission au Comité, au moment même où, dans sa fureur, Aubry allait lui envoyer sa destitution.

Alors il fallut renoncer au superflu pour avoir le nécessaire. Il vendit sa voiture et passait ses journées à faire des démarches pour éclairer les puissants du jour sur le déni de justice dont il était victime.



FRERON.

Louis-Stanislas, Conventionnel, né à Paris en 1765. Il était le fils du roi Stanislas et de Madame Adélaïde fille de Louis XV. Il protégea Napoléon à Toulon; demanda sans succès la main de sa sœur Pauline. Il mourut de la fièvre jaune pendant l'expédition de Saint-Domingue en 1802.

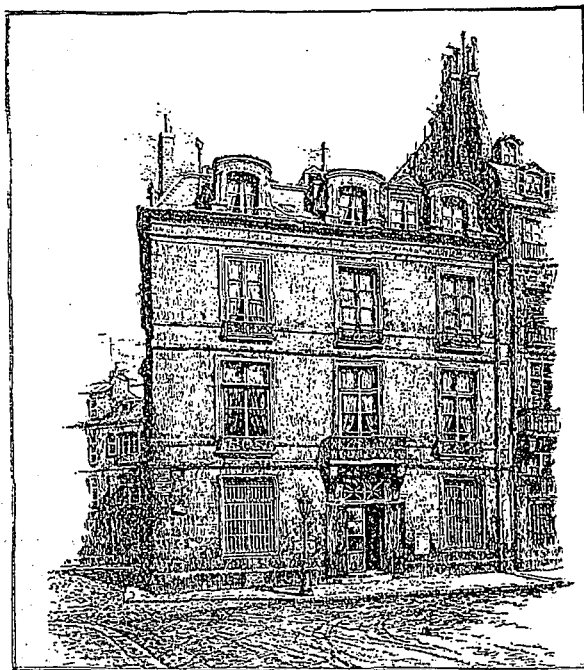
Il n'hésita pas à voir Freron et Barras qu'il avait connus à Toulon, mais sans succès. Le reste du temps se passait à des plaisirs gratuits et instructifs. Un jour il va à l'Observatoire où il se fait enseigner les principes de l'astronomie par le célèbre Lalande. Un autre jour il se dirige vers le Jardin des Plantes, et la duchesse d'Abrantès raconte que c'est au cours d'une de ces promenades qu'il refusa d'accorder la main de sa sœur Pauline à Junot, parce qu'ils étaient trop pauvres tous les deux.

La position devenait de plus en plus gênée; on vivait très souvent sur l'argent que Junot recevait de sa famille. Lorsque Junot n'avait pas reçu d'argent, Napoléon l'emmenait dîner chez Madame Permon, à qui il disait en riant: "Madame Permon les galions ne sont pas encore arrivés je vous amène un commis."

Napoléon, quand il le pouvait, prenait ses repas au restaurant des trois frères Provençaux, au Palais Royal. Triste, rêveur, méditatif, laconique surtout, il payait à part son écot, et avait pour habitude

de l'envelopper dans la carte à payer le montant de sa dépense, et d'en séparer le peu de monnaie qu'il destinait au garçon. Il portait lui-même cet argent au comptoir, et le remettait à la maîtresse de l'établissement sans jamais lui adresser la parole. Le plus ordinairement, il se retirait seul et avant ses camarades. Jamais le montant de son dîner ne dépassa un petit écu (trois francs). Aussi, plus tard, quand le restaurateur eut appris que le général Bonaparte avait souvent mangé chez lui, il disait ingénument qu'il n'aurait jamais pensé que parmi les nombreux militaires qui venaient dîner dans son restaurant, celui qui ne parlait jamais et qui dépensait si peu pût devenir un si grand général.

C'était dans ce même établissement que Napoléon, plein d'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre



Hotel Sillery, 13 Quai Conti, où logea Napoléon en 1795. Il occupait la première mansarde à gauche.

du Théâtre-Français et d'estime pour leurs dignes interprètes, dînait quelquefois avec Talma. La conversation du célèbre tragédien qui parlait si bien de son art, avait beaucoup d'attrait pour lui. Il y trouvait une douce distraction aux grandes pensées qui l'occupait; déjà il voyait en lui une illustration française, et tout ce qui honorait le pays trouvait dans son âme une prompte et vive sympathie; aussi était il moins rêveur et moins laconique avec lui. Le grand artiste Talma a souvent entretenu ses amis de ces petits dîners, dont il ne parlait qu'avec émotion. On sait avec quelle bienveillance l'Empereur le traita dans tous les temps. Plusieurs fois il payait les dettes du célèbre acteur.



TALMA.

Tragédien français, né à Paris en 1763, mort en 1826.

Cette époque fut probablement la plus douloureuse de la jeunesse de Napoléon. Sans état, sans fortune, sans ressources, l'âme froissée par la pauvreté de sa famille qu'il avait laissée à Marseille, malade du chagrin, dont le génie ne préserve pas les grands hommes, même à vingt-cinq ans, l'imagination sans cesse en travail, il se consumait en plans vides. Et formait cent projets dont l'Orient était toujours le théâtre.

—Il serait étrange, disait-il en souriant, qu'un pauvre Corse devint roi de Jérusalem!

Si le nom de l'Inde était prononcé devant lui:

—C'est dans ce lieu, interrompait-il, qu'on attaquerait efficacement la puissance de Anglais!

(A Continuer.)